

Souvenirs sur Octobre et Lénine

A. Lounatcharsky

Le 7 novembre 1917

Publié en français dans : L'insurrection armée d'Octobre à Petrograd. Éditions en Langues étrangères, Moscou 1958, pp. 288-292. Notes MIA.

Depuis l'époque du soi-disant Pré-parlement¹, la situation politique s'éclaircit nettement : les bolcheviks n'acceptaient plus aucun compromis et en fait déclarèrent une lutte ouverte au gouvernement de Kérenski.

Nous cachions très peu nos intentions. Je me souviens, qu'il m'arriva personnellement de prendre la parole dans les fabriques et les usines, et avec l'entière approbation de notre organisation, de déclarer face au peuple que le jour était proche où nous exigerions que le gouvernement se démette, et s'il refuse... Eh bien, nous le ferions partir nous-mêmes !...

Nous étions sûrs que le IIe Congrès des Soviets² nous donnerait la majorité et que le mot d'ordre « Tout le pouvoir aux Soviets » ne serait pas mis en contradiction avec le mot d'ordre « La dictature du prolétariat » par son parti d'avant-garde, les communistes. Le Congrès des Soviets était fixé pour la fin d'octobre et la date de l'insurrection armée était déjà plus ou moins décidée.

Toute une série de circonstances cependant fixèrent encore plus exactement le moment de l'explosion. Il faut dire qu'il y avait pas mal d'éléments chez les bolchéviks, qui craignaient de tout perdre en commençant prématurément l'insurrection : je me souviens, par exemple, d'une séance des militants responsables de différentes fractions, où la majorité exprima la crainte que l'état d'esprit révolutionnaire des masses n'était pas encore suffisamment mur.

Nous savions pourtant que de son exil Lénine exigeait une action rapide, craignant au contraire de laisser passer le moment favorable. Le gouvernement Kérenski faisait preuve de faiblesse et de désarroi, mais ne pouvait ignorer les préparatifs à l'insurrection. Ses ultimes efforts à la veille du grand jour – tentatives de lever les ponts, de concentrer les unités militaires les plus sûres, de disperser ou arrêter le Comité *[militaire]* révolutionnaire – servirent de signal au début de nos opérations. On peut dire avec certitude que si la Révolution d'Octobre n'avait pas éclaté, le gouvernement bourgeois-menchévik aurait été capable de tout, même de livrer Petrograd aux armées allemandes. Le gouvernement Kérenski avait déjà annoncé l'évacuation de tout ce qui avait une valeur, notamment du matériel des usines les plus importantes, et tout ceci d'une façon précipitée et quelque peu comique.

1 On nommait Pré-parlement le Conseil provisoire de la République de Russie – organe consultatif créé près le Gouvernement provisoire – choisi dans le sein de la prétendue Conférence démocratique de Russie. Il avait été créé dans le but de faire passer le pays du chemin de la révolution soviétique dans la voie du parlementarisme bourgeois. Le Pré-parlement, inauguré le 7 (20) novembre, fut boycotté par le Parti bolchévik.

2 Le IIe Congrès pan-russe des Soviets des députés ouvriers et soldats s'est ouvert à Petrograd le 25 octobre (7 novembre) 1917 à 22h45.

Dans ces conditions, le prolétariat de Petrograd et la garnison s'insurgeaient, non seulement pour commencer la révolution dans toute la Russie, mais aussi pour se défendre d'un danger immédiat. En réponse aux « actions énergiques » du gouvernement Kérenski, le Comité révolutionnaire bolchévik mit ses forces en action. Quel en fut le résultat ? Certains pensaient qu'il y aurait à Petrograd deux gouvernements d'une égale autorité luttant entre eux. Nullement. Il se trouva que c'était le Comité révolutionnaire qui était déjà en réalité le gouvernement. Les forces qui défendaient le gouvernement Kérenski étaient absolument insignifiantes et dès le soir elles s'étaient rassemblées au Palais d'Hiver, seul point important resté aux mains du gouvernement bourgeois.

Le Comité révolutionnaire aspirait à effectuer une révolution sans effusion de sang. Étant donné l'immense supériorité de forces de notre côté, ce but était naturel et tout à fait réalisable. La révolution à Petrograd contrairement à ce qui se passa à Moscou, se fit presque sans effusion de sang. La prise même du Palais d'Hiver s'accompagna certes d'une fusillade, mais les victimes se trouvaient de notre côté seulement.

Le plus curieux c'est que le gouvernement Kérenski trouva, à proprement parler, des défenseurs surtout parmi les femmes et les enfants. Le Palais d'Hiver était en effet défendu par le « bataillon féminin » et par un certain nombre d'élèves-officiers, ce qui nous incitait encore plus à une action comportant le minimum de violences.

Petrograd reprit très rapidement son aspect normal : la révolution ne laissa presque aucune trace dans l'extérieur des rues. Seuls les environs du Palais d'Hiver prirent un caractère nettement militaire. Le soir, ou plus exactement la nuit, s'ouvrit la séance du IIe Congrès des Soviets. Le Palais d'Hiver résistait encore. Des discours plus passionnés les uns que les autres se succédaient dans la Salle des colonnes de Smolny pleine à craquer. Les orateurs bolcheviks parlaient avec violence et autorité. Les discours des menchéviks et des socialistes-révolutionnaires étaient ceux de gens offensés, irrités. Ils étaient émaillés de continuelles menaces de vengeance qui, soi-disant, devait venir principalement du front.

Ces débats étaient constamment interrompus par les nouvelles concernant la marche des événements au Palais d'Hiver. Je me souviens que les menchéviks accoururent vers moi. s'interrompant les uns les autres, ils se mirent à crier que l'« *Avrora* » bombardait Petrograd, et que le Palais d'Hiver s'écroulait déjà ; la cathédrale Saint-Isaac était également bombardée. Aussi effrayantes que fussent ces nouvelles, nous comprenions clairement qu'il fallait coûte que coûte mener notre tâche jusqu'au bout et occuper le Palais d'Hiver. Mais, comme on le sait, les menchéviks mentaient : l'« *Avrora* » avait braqué ses canons sur les gouvernants effrayés, mais ne causa aucun dégât aux édifices de Petrograd.

Une nouvelle parvint une demi-heure plus tard. Le maire de la ville, le socialiste-révolutionnaire Schreider, avec toute la fraction des socialistes-révolutionnaires et des cadets de la Douma, se dirigeait vers le Palais d'Hiver en un cortège solennel, soit pour venir en aide au gouvernement, soit pour « périr avec lui » d'une manière ostentatoire. Ce « geste » dégénéra en pure comédie. Lorsque la procession des membres de la Douma parvint à la place du Palais, elle se heurta à une foule compacte qui s'y était massée, puis à notre ligne de tirailleurs. On ne laissa donc pas passer les membres de la Douma, et on les pria, en tout bien tout honneur, de s'en aller comme ils étaient venus. En rechignant et se faisant prier, ils rentrèrent chez eux.

[Antonov-Ovséenko](#) et [Podvoïski](#) dirigeaient les opérations militaires contre le Palais d'Hiver. Presque toutes les dix minutes l'un d'eux téléphonait à Smolny pour communiquer la marche des opérations. Dans la salle les débats se poursuivaient dans une atmosphère surchauffée, d'un côté sous l'emprise de la haine et de la peur, de l'autre exaltée par la victoire proche. Des délégués de Gatchina arrivèrent porteurs de la nouvelle : le gouvernement Kérenski fait appel aux troupes des régions environnantes. Leur marche contre Petrograd est possible. Et soudain, au milieu de tous ces événements bouleversants, tard dans la nuit, parvint la nouvelle de la reddition du Palais d'Hiver, de l'arrestation du gouvernement et de la fuite de Kérenski.

Il n'est pas si facile maintenant de se rappeler les péripéties de cette nuit et du matin suivant : on prenait des mesures pour assurer la défense de Petrograd, les premiers télégrammes triomphants étaient envoyés à travers tout le pays ; [Vorovsky](#) recevait mandat d'entrer immédiatement en pourparlers avec les pays belligérants, en vue de conclure une paix générale. Mais jamais, aucun participant n'oubliera cette nuit : une tension surhumaine, le sentiment de l'importance historique des minutes qui s'écoulaient.

Maintenant encore nous vivons dans cette atmosphère. Mais certes, elle s'est quelque peu détendue depuis la grande nuit d'Octobre à travers l'émotion causée par l'incertitude du destin de Moscou, la crise provoquée par la rencontre avec les premières forces lancées par Kérénski contre Petrograd, à travers les convulsions qui accompagnèrent la paix de Brest, l'offensive allemande, et toute une série de dangers qui furent surmontés par cette énergie qui se manifesta dans toute sa grandeur pendant la nuit de la Révolution.

Déjà alors, on sentait que l'homme évoluant avec aisance parmi les événements dont il tenait en mains les fils, malgré l'ouragan déchaîné autour de lui, cet homme était Lénine. C'est pourquoi son retour, son apparition parmi les bolchéviks venus de tous les côtés au Congrès des Soviets souleva d'interminables transports de joie.

Le souvenir de cette terrible et joyeuse nuit est indissolublement lié pour chacun avec le calme visage souriant et la silhouette énergique, si dénuée de toute affectation et majestueuse justement grâce à sa simplicité, de Vladimir Ilitch.

Smolny pendant la grande nuit

Cet article a été publié pour la première fois le 7 novembre 1918 dans la revue « Plamia », n°27. Publié en français dans : A. Lounatcharsky, Lénine tel qu'il fut. Moscou, éditions de l'Agence de Presse Novosti, 1981, pp. 100-102.

Smolny tout entier est illuminé. Une foule animée va et vient à travers ses couloirs. La vie bouillonne dans toutes les pièces, mais c'est surtout dans un coin du couloir supérieur, dans la dernière pièce, là où siège le Comité militaire révolutionnaire que la marée humaine est la plus forte, c'était une véritable tempête de passions.

Quand on est pris dans ce tourbillon, c'est pour voir de toutes parts des visages animés et des mains tendues pour recevoir une directive ou un mandat quelconque.

C'est là que sont confiés les postes et les missions les plus importants ; on les dicte immédiatement sur des machines à écrire, dont le crépitement ne cesse pas, on les signe au crayon en s'appuyant sur un genou et déjà quelque jeune camarade, heureux de recevoir une mission, saute dans une voiture et s'enfonce à tombeau ouvert dans la nuit. Pendant ce temps, dans la dernière pièce, quelques camarades expédient de tous côtés sans quitter leur table leurs ordres comme des courants électriques aux villes insurgées de Russie.

Je ne me souviens toujours pas sans étonnement de cet extraordinaire travail et il me semble que l'activité du Comité militaire révolutionnaire dans les journées rouges d'Octobre est l'une des manifestations de l'énergie humaine qui prouve combien ses ressources sont inépuisables dans un cœur révolutionnaire et ce dont celui-ci est capable lorsque la voix de tonnerre de la révolution l'appelle.

La session du IIe Congrès des Soviets fut ouverte tard dans la soirée dans la Salle blanche de Smolny. Les communistes ont un trait particulier : rares sont parmi eux ceux dont la bouillonnante passion frise la frénésie ou même l'hystérie. Leur énorme énergie, le feu dont ils brûlent intérieurement les laissent ordinairement calmes en apparence et c'est ce calme qui frappe justement dans les grands jours, les jours de grand danger.

Les délégués s'étaient réunis dans une atmosphère solennelle. L'excitation était très forte, mais pas la moindre panique bien que les combats se poursuivissent autour du Palais d'Hiver et que les nouvelles les plus inquiétantes nous parvinssent de temps à autre.

Les discours des communistes furent accueillis avec un enthousiasme fougueux. Quelle tempête d'applaudissements déclencha la communication longtemps attendue que le pouvoir soviétique avait enfin pénétré dans le Palais d'Hiver et que les ministres capitalistes étaient arrêtés !

Vladimir Ilitch se sentait comme un poisson dans l'eau : il était gai, il travaillait sans répit et, dans un coin, il avait déjà réussi à rédiger les décrets qui devaient être un jour, nous le savons maintenant, des pages sublimes de l'histoire du siècle.

J'ajouterai à ces quelques brèves remarques mes souvenirs de la première nomination du Conseil des Commissaires du peuple. Cela eut lieu dans une petite pièce de Smolny où les manteaux et les bonnets de fourrure étaient jetés pêle-mêle sur les chaises et où tous se serraient autour d'une table mal éclairée.

Nous choisissons les chefs de la Russie rénovée. Il me semblait souvent que le choix était fait au hasard ; j'avais peur d'une trop grande discordance entre les tâches gigantesques à accomplir et les hommes qui étaient proposés pour les accomplir, que je connaissais bien et qui ne me paraissaient pas toujours prêts à les assumer. Lénine disait dans un sourire :

— C'est pour le moment... on verra ensuite. Il faut des responsables à tous les postes, si quelqu'un ne convient pas, on le changera.

Comme il avait raison ! Certains, bien sûr, furent mutés, d'autres restèrent à leur place. Combien y en eut-il qui, après avoir commencé timidement, se montrèrent par la suite à la hauteur de leur mission. La tête tournait à quelques-uns, certes, et pas seulement parmi les spectateurs, mais aussi parmi les participants au renversement, devant les perspectives grandioses et les difficultés apparemment insurmontables. Plus que tout autre, Lénine considérait, avec un admirable équilibre mental, les tâches gigantesques qui s'imposaient et s'y attelait comme un pilote expérimenté prend le gouvernail d'un paquebot géant.

On se souvient de l'atmosphère explosive d'alors comme d'une musique particulière, comme d'un parfum psychologique original. Quiconque a vécu une telle période ne l'oubliera jamais et Smolny restera pour lui le centre de sa vie. Je suis sûr qu'un jour viendra où Smolny sera le temple de notre esprit et où les foules de nos descendants, pour lesquels chaque bric de souvenir des jours dont nous commémorons aujourd'hui l'anniversaire sera précieuse, y entreront avec vénération.

Souvenirs d'Octobre

Publié en français dans : Lénine tel qu'il fut. Souvenir de contemporains, Tome 1. Éditions en Langues Étrangères, Moscou 1958, pp. 744-746.

Quand ce n'est pas pour soi personnellement, mais pour l'impression, on craint toujours de se rappeler quelque chose de ses entretiens avec Vladimir Ilitch. On ne possède pas une mémoire assez fidèle pour que chaque mot, auquel, peut-être, à ce moment-là, on n'avait pas accordé une importance maximum, se soit ancré dans le cerveau comme une inscription gravée sur la pierre, pour des dizaines d'années ; or, en citant telles paroles entendues de ce génie, on craint terriblement de les altérer, si peu que ce soit.

Cependant, en ce onzième anniversaire d'Octobre, en fouillant dans mes souvenirs qui tourbillonnent autour de ce point éclatant de la vie de chaque bolchévick révolutionnaire, je voudrais retrouver et, autant que possible, préciser ce qu'il m'est arrivé d'entendre de la bouche de notre grand chef en ces journées inoubliables.

C'était le jour où l'on formait le premier Conseil des commissaires du peuple. On m'avait dit que le Comité Central du Parti, en établissant la composition du gouvernement, avait décidé de me confier le Commissariat du peuple de l'Instruction publique. Cette nouvelle me troubla, elle m'effraya même par l'immense responsabilité qui retombait sur mes épaules.

Plus tard, dans les corridors de Smolny, je rencontrai Vladimir Ilitch tout à fait par hasard (nous étions tous surchargés de travail). L'air très sérieux, il m'appela du geste et me dit :

— J'ai deux mots à vous dire, Anatoli Vassiliévitch. Vous donner toutes sortes d'instructions touchant vos nouvelles obligations, je n'en ai pas le temps actuellement, et, d'ailleurs, je ne pourrais pas dire que j'aie un système d'idée mûrement médité sur les premières mesures que la révolution doit prendre dans le domaine de l'instruction. Il est clair que bien des choses devront être retournées sens dessus dessous, retaillées et orientées dans une voie nouvelle. Je pense que vous devez sérieusement parler avec [Nadejda Konstantinovna](#). Sans faute. Elle vous aidera. Elle a beaucoup médité sur ces questions, et il me semble qu'elle a tracé une ligne juste...

« En ce qui concerne l'école supérieure, [Mikhaïl Nikolaïévitch Pokrovsky](#) doit vous être d'une grande aide. Mais, selon moi, il faut se montrer très prudent en ce qui concerne les réformes. C'est une affaire extrêmement compliquée. Une seule chose est claire : il faut faciliter par tous les moyens l'accès des établissements d'enseignement supérieur aux grandes masses et, tout d'abord, à la jeunesse prolétarienne.

« J'accorde une grande importance aux bibliothèques. Vous devez y travailler vous-même. Convoquez une conférence de bibliothécaires. En Amérique, on fait une quantité de bonnes choses dans ce domaine. Le livre est une force énorme. Le désir de lire augmentera sensiblement du fait de la révolution. Il faut mettre à la disposition du lecteur de spacieuses salles de lecture, et assurer l'acheminement rapide des livres jusqu'au lecteur. Pour cela, il faudra utiliser la poste, organiser toutes sortes de bibliothèques ambulantes. Pour la grande masse de notre peuple, où le nombre des gens sachant lire va augmenter, nous allons probablement manquer de livres. Et si nous ne faisons pas en sorte que le livre devienne très mobile, et si nous n'augmentons pas sa circulation, nous aurons une disette de livres.

« J'espère trouver bientôt un moment pour causer avec vous à ce sujet, pour vous demander quels sont vos plans de travail, et quels sont les collaborateurs dont vous pouvez vous assurer les services. Vous connaissez vous-même l'époque que nous vivons : même pour les questions les plus importantes, nous avons du mal à trouver une dizaine de minutes. Bonne chance ! La première victoire est remportée, mais nous devons remporter encore toute une série d'autres victoires, sinon, ça ira mal. Évidemment, la lutte n'est pas terminée ; nous n'en sommes qu'au début. »

Vladimir Ilitch me serra vigoureusement la main et s'éloigna de son pas rapide et sûr vers un des nombreux cabinets de travail où s'essaimaient et s'élaboraient de nouvelles idées et la volonté nouvelle de l'État prolétarien qui venait de naître.

J'ai reproduit à la première personne ma première conversation avec Vladimir Ilitch sur l'instruction publique. Cela ne signifie pas, je le répète, que tout cela soit resté gravé dans ma mémoire et que je reproduise exactement les paroles authentiques de Vladimir Ilitch. À mon grand regret, ce n'est pas le cas, mais je me suis efforcé de recréer ces paroles avec le maximum de précision dont ma mémoire était capable.

Comment nous avons occupé le ministère de l'Instruction publique

Texte publié lors de la commémoration du 10^e anniversaire de la Révolution d'Octobre par le journal « Vetchernaïa Moskva » du 5 novembre 1927. Publié en français dans : A. Lounatcharsky, Lénine tel qu'il fut. Moscou, éditions de l'Agence de Presse Novosti, 1981, pp. 107-110.

La prise du Palais d'Hiver ne nous avait pas encore donné tout le pouvoir. Les ministres étaient arrêtés, mais des fonctionnaires en colère siégeaient encore dans les ministères et pour rien au monde ils ne voulaient accepter de travailler avec nous ; ils étaient capables de s'opposer de la façon la plus scandaleuse à notre entrée dans les établissements gouvernementaux.

Je me souviens qu'à une des premières réunions du Conseil des commissaires du peuple Lénine avait dit : Il faut que chacun se rende dans l'ex-ministère qui lui est confié, s'en empare et n'en sorte pas vivant, si l'on cherche à lui arracher le pouvoir qui lui a été confié.

C'était une directive sans ambages et, pourtant, pendant un certains temps, environ 8 ou 9 jours, nous ne nous sommes pas décidés à nous rendre au ministère de l'Instruction publique.

Nous souhaitions un accord à l'amiable, ne serait-ce qu'avec une partie des fonctionnaires. C'était en effet une perspective effrayante que d'avoir à diriger l'instruction publique d'un immense pays sans aucun fonctionnaire !

Je ne souriais pas à la pensée de rester seul avec mes camarades du collège ministériel, entourés d'un nombre respectable de courriers, de chauffeurs et de concierges. Je m'efforçais du mieux que je pouvais de trouver un personnel nouveau pouvant remplacer l'ancien. À toutes les séances du collège ministériel (or, nous siégeons quotidiennement), des rapports particuliers étaient consacrés à inviter du personnel qualifié.

Hélas ! Le personnel ne répondait pas à notre appel. Je m'adressais spécialement au Comité de l'instruction publique. Avant la Révolution d'Octobre, j'étais membre de ce comité où j'avais été envoyé par les syndicats ouvriers de Leningrad. Il me semblait qu'une certaine partie de ces enseignants libéraux ou radicaux accepteraient peut-être de collaborer avec nous. Mais en vain.

J'adressai également un appel aux instituteurs. Cet appel fut le point de départ naturel de tout le travail qui suivit, destiné à les gagner, à leur expliquer toute l'importance de la révolution, à conclure avec eux une alliance profonde et féconde, travail qui dura ensuite dix ans.

Ayant appris notre intention d'entrer au Commissariat du peuple à l'Instruction publique, les fonctionnaires quittèrent d'eux-mêmes la place, plus ou moins convaincus que ce ne serait pas pour longtemps et que l'un des facteurs de la chute imminente du pouvoir bolchévique était précisément leur exode des salles et des couloirs du ministère. Nous arrivâmes dans plusieurs autos à la file. Un groupe d'une cinquantaine de personnes environ nous attendait sur le perron du ministère et acclama le commissaire du peuple et son collègue par un « *hourra* » bruyant. Nous traversâmes une suite de salles vides jusqu'au cabinet du ministre où nous tîmes notre première session. Je fis un discours à mes camarades et au personnel technique dont l'un des membres les plus âgés prononça également une allocution. Avec des expressions précises et émouvantes, il déclara que la lutte de classes traversait aussi le personnel du ministère et que eux, les employés du service, les employés techniques se sentaient partie du prolétariat et étaient prêts avec enthousiasme à servir énergiquement le nouveau commissariat issu de la classe ouvrière.

Une vie assez calme au début commença au commissariat du peuple. Le collègue siégeait, le « *Journal du ministère de l'Instruction publique* » parut en temps voulu.

Le personnel augmentait en nombre, mais assez lentement. Nous possédions l'autorité de tutelle et nous commençâmes un travail inlassable, persévérant, d'implantation dans les établissements d'enseignement supérieur, secondaire et primaire. Simultanément, l'autre partie du collège préparait les proclamations et réformes essentielles qui devaient permettre d'effacer au plus vite les vestiges haïssables du système d'enseignement qui avait existé jusqu'alors et, en même temps, indiquer aux écoles le sens dans lequel elles devaient développer leur activité.

Certes, beaucoup de choses se faisaient au début pauvrement, timidement, mais ces journées virent aussi se déployer une activité sans pareille. Beaucoup de corrections furent apportées avec le temps, mais les erreurs du début étaient inévitables. Elles devaient être commises pour que le Commissariat du peuple à l'Instruction publique devienne ce qu'il est, un appareil de direction encore imparfait mais en rapide progrès, doté d'un système très ramifié, couvrant l'ensemble du pays.

Quand on porte un jugement sur l'activité ultérieure du Commissariat du peuple à l'Instruction publique de la Fédération de Russie, né dans les journées orageuses d'Octobre, il ne faut jamais oublier, non seulement notre impréparation, les immenses difficultés liées à la situation du pays et à celle de la révolution, mais aussi le fait que c'était, dans une grande mesure, un commissariat oublié. L'organisation du nouveau pouvoir, le soutien économique et financier nécessaire à la lutte contre l'adversaire avaient la priorité.

Si quelqu'un se souvenait de nous, c'était Lénine, chef aimé et sensible auquel nous recourions dans tous les cas difficiles. Lorsque la situation était trop dure, lorsqu'il me semblait que l'absence de moyens financiers et humains la rendait désespérée, j'allais me plaindre à lui, exiger de l'attention et de l'aide ; je cherchais à obtenir ce qu'il était possible d'obtenir dans ces difficiles circonstances et je l'entendais prononcer alors une de ses phrases qui sont restées gravées en lettres d'or dans ma mémoire :

« Ça ne fait rien, Anatoli Vassiliévitch, prenez patience, un jour viendra où nous n'aurons que deux énormes commissariats du peuple : le commissariat à l'Économie nationale et le commissariat à l'Instruction publique et ils n'auront aucune raison de se quereller ».